

Narration et folie dans *The Strange case of dr. Jekyll and Mr. Hyde* de Robert Louis STEVENSON (en projet, pour un colloque qui se tiendra à l'Université de Bordeaux les 18-20 octobre 2012)

L'objet de notre étude portera sur *The Strange case of Dr. Jekyll and Mr. Hyde* de R. L. Stevenson et aura pour tâche d'analyser les procédés aussi bien narratologiques que stylistiques permettant, que ce soit pour un narrateur atteint de folie ou un narrateur uniquement concerné par celle-ci, de raconter la folie.

Nous nous appuierons, dans notre recherche sur le sujet, principalement sur le texte précédemment évoqué. Néanmoins, nous aurons à révéler des liens intertextuels avec d'autres oeuvres traitant, peu ou prou, de la même thématique, notamment *The Turne of the screw* de James Joyce, « The tell-tale heart » de E. A. Poe et *L'Étranger* de Camus.

En voici un aperçu.

La folie, en tant qu'altération des facultés mentales, n'apparaît pas dans le récit en tant que donnée première de l'action. Elle en constitue, au contraire, un aboutissement.

Nous relevons, par ailleurs, essentiellement deux modes narratifs : un mode extradiégétique et un mode homodiégétique. Le narrateur à la troisième personne se voit, à un moment donné de son récit et sous l'impact de l'étrangeté des faits qu'il perçoit, pris dans un *délire hallucinatoire* l'amenant à douter de sa propre conduite.

Quant au narrateur à la première personne, ce qu'il vit ou ce à quoi l'ont conduit ses recherches, relèverait dans le langage psychiatrique contemporain de la schizophrénie. Mais, qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre narrateur, la folie apparaît comme une forme exacerbée de la perception de l'étrange. Cela suscite une attitude ambiguë : ce que les sens perçoivent avec certitude est difficilement admis par la conscience lucide du sujet. En fait, la problème ne réside pas dans le doute, dans l'hésitation, mais dans une certitude que l'entendement humain est incapable de raisonner, de rationaliser, mais pire encore, de rien y changer. S'en trouvent ainsi menacés et la raison humaine et la vie même du sujet, lequel serait tenté par l'ultime expérience : la mort qui, seule enfin, paraît susceptible de mettre fin au tiraillement entre conscience sensorielle, physique et conscience sociale, purement morale.

La structure narrative du récit, qui fait défiler les personnages en tant que narrateurs successifs de l'histoire, donne au récit une vivacité bien particulière et génère, d'une manière ascendante, évolutive la tension.

Ce qui, par ailleurs, permet encore d'exacerber cette tension et de la transmettre non seulement d'un personnage à un autre, mais encore du personnage au lecteur, c'est la description. Qu'il s'agisse du portrait des personnages, du cadre spatial, des données atmosphériques, tout est chargé d'étrangeté, d'ambiguïté, de paradoxe.

Enfin, sur un plan interprétatif, nous pouvons dire que l'imaginaire fantastique du récit offre un espace permettant à l'esprit du mal de s'exorciser, de se manifester tel quel sans qu'il soit possible de le dompter ou de le remettre à sa place d'origine. Cet esprit ne serait-il pas enfin cette tendance au mal, un mal arbitraire tapi dans chaque individu et que la civilisation s'efforce de dompter ?

DE LA MINIMALITÉ SYNTAXIQUE À L'EXPRESSION DE LA DÉRÉLICTION SOCIALE DANS LES DÉMONS DE LA ROUTE DE CLÉMENT DILI PALAI

Albert Jiatsa Jokeng,
ENS-Université de Maroua

Résumé

Sony LabouTansi déclarait que les écrivains africains se devaient de « travailler avec des moyens que la bâtardise avait mis entre les mains » (LabouTansi, 1979 : 106). Cette affirmation constitue ce que Pierre Bourdieu appelle la « stratégie convenable » (Bourdieu:1998), qui consiste pour les écrivains à pratiquer le détour du langage afin d'être lus et diffusés aussi bien en Afrique qu'ailleurs. Pour cela, ils devaient user des moyens que les institutions ne pouvaient indéfiniment censurer, comme la parole de rue, le langage populaire, très influent dans le genre que Tansi appelait « roman-trottoir », et que Lopès désignait par « roman-pirate ». Ces types de romans constituent désormais un espace où les mots forgent la démesure de la parole et l'inflation des langages, l'insularité syntaxique dans le but d'exprimer une sorte de malaise existentiel, une dérélition sociale. Il s'agit des récits dans lesquels les auteurs se plaisent à raconter « ces histoires qui poussent comme des champignons de la bouche du peuple » (LabouTansi, 1988 : 145). Notre propos s'appuie sur le recueil de nouvelles Les Démons de la route de Dili Palai pour montrer comment la nouvelle, définie ici comme parole, se révèle fidèle reproduction du moyen par lequel le peuple, à qui on a volé son identité et conduit à un malaise ontologique, lutte contre les fléaux sociaux.

Mots-clés : Syntaxe, Minimalité, Dili Palai, Dérélition sociale

Abstract :

Sony LabouTansi stated that African writers should “work with means that bastardy was placed in the hands “ (LabouTansi , 1979 : 106). This statement is what Pierre Bourdieu calls “ proper strategy “ (Bourdieu 1998), which is for writers to practice seeing the language to be read and disseminated both in Africa and elsewhere. For this, they should use the means that the institutions could not indefinitely censor; the word street, the popular language, very influential in the genre Tansicalled « novel sidewalk « and that Lopes meant by «pirate novel». These types of novels are now a space where words forge excess of speech and inflation languages , syntacticisland in order to express a kind of existential malaise , social dereliction. These are stories in which the writerslike to tell « the stories sproutingfrom the mouth of the people» (LabouTansi , 1988 : 145). Our purpose is based on the short story collection Demons Road from Palai Dili to show how the new, defined here as speech proves faithful reproduction of the means by which the people wh owere stealing his identity and leads to an ontological malaise, fightagainst social evils .

Keywords : Syntax, minimality , Dili Palai , Social dereliction

INTRODUCTION

Véritable institution sociale, la langue a toujours été porteuse de sens. Elle devient plus intéressante lorsqu'elle est actualisée au moyen de la parole, par des locuteurs qui l'emploient au quotidien. La manière d'utiliser les phrases, d'exprimer sa vision du monde passe également par le choix et l'agencement de ces phrases. Ainsi, dans le recueil de nouvelles du nouvelliste Camerounais Clément Dili Palaï *Les Démons de la route*, la syntaxe est utilisée comme moyen d'expression d'un certain vécu social, d'une certaine déréliction, d'un certain mal être. Si la déréliction peut être considérée comme un état d'abandon et de solitude morale complète, il s'agit de montrer ici comment cet état se déploie à travers la parole. Cette parole est essentiellement minimaliste, c'est-à-dire réduite à sa plus simple expression. Comment s'exprime cette minimalité syntaxique et quelles significations pourrait-on en tirer ? Nous montrerons, à travers la méthode structuraliste, tour à tour la minimalité des phrases de l'auteur caractérisée par le minimalisme, le marotisme, les variations langagières, qui permettent à l'auteur de se forger une voie et une voix dans les littératures du bassin du Lac Tchad.

1. UNE SYNTAXE PAUVRE ET MINIMALISTE

40

S'il est dit que la syntaxe désigne la branche de la linguistique qui étudie la façon dont les mots se combinent pour former des syntagmes (nominaux, verbaux, prépositionnels, adjectivaux, etc.) pouvant mener à des propositions (indépendantes, principales, subordonnées) qui, à leur tour, peuvent se combiner pour former des énoncés textuels, il n'en demeure pas moins que le lecteur qui s'engage dans le recueil de nouvelles de Dili Palaï, *Les Démons de la route* (2007), est frappé par la singularité de ses phrases. Celle-ci aurait pu passer pour un poncif littéraire ou linguistique, mais quand elle devient incontournable par son volume et sa qualité, elle s'impose incontestablement comme un fait littéraire majeur. Paul Valéry disait d'ailleurs que « la syntaxe est une faculté de l'âme », alors que l'imagination est pour Baudelaire « la reine des facultés ». Comme pour dire que la syntaxe est la sœur jumelle de l'imagination. Les deux se construisent dans le cerveau humain. La phrase/syntaxe est « une construction linguistique syntaxiquement autosuffisante et où les éléments constitutifs, monèmes et/ou syntagmes sont en relation d'implication directe ou indirecte par rapport à un seul prédicat ou à plusieurs prédicats » (Bureau, 1967 : 65). Le sujet écrivant, en la produisant, expose d'une certaine manière ses états d'âme, sa façon de voir le monde. À titre d'exemple, le paragraphe liminaire de la nouvelle « Les démons de la route » est constitué de quatorze phrases réparties sur sept lignes ; cela témoigne de l'abondance des phrases courtes, nominales et minimales. Il en est ainsi de tout le reste du texte, et même des autres nouvelles du recueil :

« Un lac pas comme les autres. Un lac noir. Une eau. Une eau profonde et mystérieuse » (p. 9) . « Encore trente kilomètres » (p. 10) ; « Deux coups de pistolets en l'air » (p. 10) ; « Deux hommes en tenue profondément endormis » (p. 14) ; «

Trois jours d'affilée » (p. 19) « Trois mois plus tard » (p. 19).

Ces phases nominales sont, à l'exemple de beaucoup d'autres qui parsèment le texte comme nous l'avons dit plus haut, des énoncés sans prédicat verbal actualisé. Elles offrent à l'auteur la possibilité d'alléger son propos sur le plan syntaxique et de mettre en exergue les faits évoqués dans une froideur (pour ne pas dire froidure) et une précision extrêmes. Bonnard (1989 : 116) fait remarquer que ces types de construction permettent une évocation rapide des faits tels qu'ils sont perçus ou supposés être perçus, dans un jaillissement de la pensée, dans une spontanéité et même une candeur de l'expression qui frise la vulgarité. En réalité, même si on peut y percevoir une certaine froidure, il n'en demeure pas moins qu'on y ressent une passion, puisque la phrase palaienne « exprime les idées toutes nues et les jette au hasard dans l'ordre où elles se présentent sans aucun souci de la syntagmatique » (Schehaye, 1926 : 138). Elle se présente comme « un modèle ping-pong où des messages sont expédiés comme des balles, de manière unidimensionnelle, le long d'un même canal » (Klinkenberg, 1996 : 64).

Ces quelques exemples ramassés çà et là montrent qu'il s'agit d'une véritable esthétique de l'auteur. Nous savons que les phrases nominales fonctionnent comme des titres d'ouvrages ou de journaux et donnent à tout lecteur la possibilité d'une interprétation « stéréographique » (Barthes, 1973 : 998) : cela signifie donc qu'un seul signe (en considérant ces phrases cisailées comme des signes) peut se lire et se comprendre de manière différente, selon qu'on se trouve du côté de l'auteur ou du lecteur. Du côté de l'auteur, la recherche d'un artifice littéraire, d'une voix et même d'une voie; et de l'autre, la liberté est donnée au lecteur de se faire ses propres interprétations de cette façon de s'exprimer pour combler ses lacunes.

Ensuite, il y a la prolifération des phrases simples de type SN+SV ou SN+SV+SP qui, en évitant la coordination syntaxique, se caractérisent par l'autonomie de sens :

« Je me lève. Je prends un bain chaud. J'attrape un refroidissement. Je suis malade, réellement malade cette fois-ci. Le lit devient mon compagnon. » (« Où est passée Fatoudé ? » p. 45) ; « Il s'en va. Je reste sur place. Cinq minutes d'attente. Un véhicule rouge stationne devant l'immeuble » (« La rue de la fortune », p. 29). « Luc est anxieux ». (« Les Démons de la route » p. 11) ; « Je comprends ». (« La rue de la fortune » p. 34) ; « Dâ vient de sécher ses larmes ». (« Si Dâ le savait... » p. 85).

La phrase simple, tout comme la phrase nominale que nous avons analysée, s'assimile à un modèle à double entrée qui correspond à ce qu'on appelle la phrase complète (qu'elle soit simple ou composée) : la phrase exprimant l'idée et celle exprimant la pensée, tant il est vrai que la pensée diffère de l'idée. Une idée désigne une façon de faire, qu'elle soit originale ou non, qu'un individu ou un groupe d'individus imagine dans le domaine de la connaissance, du savoir, de l'action ou de l'art. La pensée, quant à elle, désigne plutôt une représentation psychique, un ensemble d'idées propres à un individu ou à un groupe, une façon de juger, une opinion, un trait de caractère, etc. Ainsi, la phrase simple exprimant l'idée traduit l'émotivité du locuteur dans le texte. Cette phrase-pensée, elle, est un principe

générateur de tout le mécanisme grammatical.

La phrase simple de Dili Palaï, qui emploie deux ou trois constituants, permet d'avoir la concision et la vivacité narrative. N'eussent été quelques exemples de modalités, on aurait pu croire que Dili Palaï a rédigé toutes ses nouvelles au mode déclaratif. Les phrases minimales et simples en réalité traduisent la « crise du signe » (Barthes, 1973 : 997). Car, le texte suppose que le message écrit doit se concevoir comme une entité à double face : le signifiant rassemblant les lettres, les phrases, les paragraphes ou les chapitres et le signifié, rendant compte du sens univoque, définitif que le lecteur peut se faire de la lecture de ce signifiant. Il y a donc problème lorsqu'il y a dissymétrie entre les deux entités à cause de cette « composition par petites touches » (Delas : 2001) qui empêche de saisir la portée définitive, la « charpente logique » (Jouve, 1997 : 45) du texte palaïen. À ce niveau, nous pouvons dire, avec Albert Camus, cité par MbassiAteba (2011 : 25), que « la parole claire éloigne de l'absurde ».

Une autre particularité de notre corpus, c'est la présence obsédante du présent de l'indicatif qui, ici, se substitue sans autre forme de procès au temps du récit, le passé simple, « pierre d'angle du récit » (Barthes, 1972 : 25). Il faut dire que le présent restitue les faits, rapporte les événements et les insère dans la continuité, la permanencité, l'actualité. Tant que les fléaux n'ont pas disparu et que la société sera toujours en proie aux vicissitudes, le nouveau lecteur se sentira toujours attiré par les thèmes tournant autour de la permanencité des événements décrits. Le texte devient pour l'auteur un prétexte pour transcrire un contexte en proie au malaise ontologique et à la dérélition du système social nord-camerounais, où l'écart entre les riches et les pauvres se creuse davantage chaque jour.

Enfin, un dernier aspect de l'écriture minimaliste, c'est l'emploi récurrent du marotisme. Il s'agit d'une écriture inventée au Moyen Âge, dans les balbutiements de la littérature française par Clément Marot, qui lui permettait de sauter du coq à l'âne, d'écrire sans suites les phrases en désordre, une sorte de fatras. Genette (1982 : 81), à propos, affirme : « Disons un mot du marotisme. Ce qui le caractérise, c'est le retranchement des articles, des pronoms et de certaines particules ». Clément Dili Palaï en use abondamment dans le texte : « Dix, vingt kilomètres. Freinage brutal » (p. 10) ; « Crevaison, répond Bassoro » ; « Midi. Matinée comblée » ; « Pas ralentis » ; « Destination inconnue » (p. 27) ; « Sommeil profond. Réveil brusque. Douleurs atroces. Gémissements. Contorsions musculaires » (p. 81). Genette assimile le marotisme à une forme d'imitation de figures de discours comme les anglicismes, les ronsardismes, les pétrarquismes, etc. : « Elle [l'imitation] regroupe les figures qui, dans leur procédé formel, ne sont pas seulement des constructions au sens strict, mais des syntaxes au sens large » (Genette, 1982 : 81). Il s'agit donc des fragments de discours placés dans une perspective de discours. Le texte de Palaï devient donc une « productivité », c'est-à-dire « le théâtre même d'une production où se rejoignent le producteur du texte et son lecteur » (Barthes, 1972 : 25) : la productivité n'est ni de l'auteur, ni du lecteur ; elle est dans le texte ; elle est l'ensemble des possibilités latentes dans le texte, que le lecteur doit pouvoir interpréter et même surinterpréter.

L'auteur se limite à l'écriture minimaliste, mais il revient au lecteur d'aller au-delà des mots, pour trouver des significations recevables en fonction de son degré de culture.

Pour terminer, la portée kabbalistique des chiffres 2 et 3 dans notre texte. La Kabbale fait partie de la numérologie. Notons que la numérologie est une pseudoscience qui entend attribuer des propriétés particulières à des nombres, propriétés variables selon le contexte (dépendant par exemple de la source alphabétique d'un mot : latin, grec, copte, hébreu, musulman et autres) mais aussi de la symbolisation des chiffres qu'ils soient pairs ou impairs. Ainsi, la forte récurrence de ces deux chiffres fait penser à l'ésotérisme et même au mysticisme :

- « Nous ne sommes qu'au tiers du parcours » (p. 9) ;
- « Qu'allons-nous faire si une deuxième crevasse advenait ? » (p. 9) ;
- « Encore trente kilomètres [3*10] » (p. 10) ;
- « Deux coups de pistolets en l'air » (p. 10) ;
- « Qui de nous trois passera le premier ? » (p. 10) ;
- « Deux caméscopes et deux liasses d'argent. Mes deux poches sont mises à nu » (p. 11) ;
- « Les deux meneurs de jeu sont heureux » (p. 12) ;
- « Deux hommes en tenues profondément endormis » (p. 14) ;
- « À nouveau, trois inconnus surgissent » (p. 16) ;
- « Trois jours s'écourent » (p. 18)
- « Trois jours passent » (p. 19)
- « Trois mois plus tard » (p. 19)
- « Trois jours d'affilée » (p. 19)

Il serait prétentieux d'explorer toute les occurrences. Ce qu'on peut retenir, c'est la symbolisation de ces chiffres, et surtout leur alternance qui crée une sorte de kabbale. L'auteur, qu'il soit musulman ou pas, ne peut donc pas échapper à l'utilisation de ces chiffres qui disent parfois mieux et plus que des paroles. Le Coran, ainsi que les auteurs issus des régions à forte imprégnation musulmane ne peuvent d'ailleurs pas faire fi des enseignements du Grand-Maître Mohyiddin Abu Bakr Mohammad Ibn Ali Ibn 'Arabi Al-Hatimi dit Ibn'Arabi (1165-1240), un des grands docteurs de la Kabbale musulmane, l'homme aux 846 ouvrages, et grand théoricien de la Wahdat al-Wujûd (Unicité de l'Être). Le contexte de production du recueil est la zone sahélienne et il ne serait pas prétentieux de dire que l'auteur n'a pas ignoré cet ésotérisme caractéristique de la religion musulmane. Tel que les textes sont conçus autour des faits divers, des anecdotes, le lecteur essaye de se raccrocher

à quelque chose pour comprendre son monde en pleine déliquescence. Dans presque toutes les religions, les chiffres « deux » et « trois » ont toujours exprimé quelque chose de particulier : la sainte trinité chez les catholiques, le principe dualiste et manichéen de la vie et bien d'autres choses encore. L'addition de ces deux chiffres donne 5 qui peut signifier les cinq piliers de l'Islam : Aller à la Mecque (hadjj), Faire le Ramadan (saoum), Adorer un seul Dieu (Chahada), faire les 5 prières quotidiennes (Salat) et Pratiquer L'aumône (zakat).

Serait-ce prétentieux de faire la remarque sur le rendez-vous du « 13 juillet » proposé à un personnage (« La rue de la fortune »), qu'on peut diversement interpréter comme étant la veille de la fête nationale de la France, mais surtout et aussi la superstition du « vendredi 13 » ? Toujours est-il que, depuis la production du film américain de Sean S. Cunningham en 1958, la saga « Vendredi 13 » n'a pas cessé d'alimenter la superstition dans le monde. Une telle croyance de la part du novelliste n'est pas à écarter. Ce chiffre 13 a fait écho à travers les nations et peuples du monde. Pour beaucoup, c'est un signe de malheur, pour d'autres, de bonheur. Cependant, ce chiffre, qu'il soit pair ou impair se rapporte toujours à des événements historiques qui fécondent l'imaginaire collectif de l'homme. Le nombre 786, par exemple, est l'addition de la valeur des lettres qui composent le célèbre « Bismil-lâhiRahmâniRâhim ». Chacune des 28 lettres de l'alphabet arabe (d'Alif à Yé) possède une valeur numérique, signifiant donc un nombre.

44

En effet, en littérature arabe, les lettres ont une valeur numérique. Ainsi, le chiffre 13 rappelle une date et ne définit nullement une superstition, sauf si on s'en tient à la migration du Prophète Mahomet de La Mecque à Médine qui a eu lieu en l'an 13. Par ailleurs, le nombre de versets de la Sourate « Al-Fatiha » est de sept 7 et celui de la Sourate « An-Nas » est de six 6, ce qui nous donne 13 en les additionnant.

Chez les chrétiens, cette superstition vient du fait que Jésus et ses apôtres étaient treize à table, le soir du célèbre dîner (la Cène) immortalisé par Léonard de Vinci. Ce soir-là, Judas Iscariote, le treizième convive à s'asseoir à table, trahit Jésus qui fut arrêté par les soldats romains quelques heures plus tard sur le Mont des Oliviers. On se rend à l'évidence du fossé qu'il y a entre la valeur symbolique du chiffre 13 chez les chrétiens et chez le cinéaste américain Sean S. Cunningham. Coïncidence chez Dili Palaï ou fait littéraire ? Il revient donc à chaque lecteur de répondre à cette question selon son degré de perception, de superstition, de surinterprétation de ces faits singuliers de la nouvelle palaienne.

2. LES VARIATIONS LANGAGIÈRES OU LE CODE-MIXTING

Comme la plupart des auteurs africains qui évoluent dans un contexte plurilingue, Dili Palaï n'a pas pu se soustraire aux variations langagières qui, même parfois inconsciemment, colorent les textes du recueil. Selon Laks (1992 :35), trois concepts-clés forment la théorie de la sociolinguistique variationniste : « le changement linguistique, l'hétérogénéité des pratiques linguistiques et corrélativement des grammaires qui les modélisent, l'existence d'une variation réglée et contrainte par le

système linguistique lui-même (la variation inhérente) ». Le Cameroun est soumis à toutes les formes d'hétérogénéité dues aux situations de multilinguisme. Le bassin du Lac Tchad se caractérisant par la porosité des frontières et le rétrécissement du couloir camerounais vers le Lac Tchad, le brassage des populations majoritairement nomades, est une zone à forte domination du fulfulde, mais aussi de l'Arabe du Tchad et de l'Anglais du Nigeria, sans ignorer la vitalité des autres langues autochtones et ataviques. Pour clarifier les choses, Tabouret Keller (1999 :12) estime que cette situation de code-mixing s'explique par l'usage de deux ou plusieurs langues par un même individu ou même un groupe. Notre auteur, malgré sa volonté de ne pas s'affubler des lourdeurs qui fardent souvent l'écriture, nous a dépeint quelque cas de variations langagières spécifiques :

« Ce crash a eu lieu... » (p. 57)

« On les appelle les motos-taxis ou taxi-motos ou alors les clandos » (p. 64)

Il s'agit, pour le premier exemple, de l'alternance codique anglais-français, car le mot anglais « crash » signifie en français « chute d'avion ». Ce mot a conquis ses lettres de noblesse au Cameroun avec l'accident d'avion de MbangaNpongo qui avait défrayé la chronique. En effet, le Vol 507 de Kenya Airways, affrété par la compagnie Kenya Airways reliait les villes de Douala (Cameroun) et Nairobi (Kenya). Cet avion s'est écrasé le 5 mai 2007 dans la périphérie de Douala. Ce crash est donc l'une des pires catastrophes aériennes du Cameroun.

45

Pour le second exemple, il s'agit d'une composition par apocope et noms ; clandos est un mot issu du camfranglais désignant les véhicules-pirates, sans licence, qui se livrent aux activités de transport en commun. Par ailleurs, le phénomène de moto-clando est né dans la région de l'Extrême-Nord du Cameroun avant de se répandre comme une nuée de gerfaut hors du charnier dans le reste du pays.

Relevons aussi ces néologies de sens qui « consiste[nt] à employer un signifiant existant déjà dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'aurait pas jusqu'alors – que ce contenu soit conceptuellement nouveau ou qu'il ait été jusque-là exprimé par un autre signifiant » (Tabouret Keller, p : 112). Il en est ainsi de la phrase suivante : « Deux hommes en tenue sont profondément endormis » (p. 14). Les hommes en tenue désignent les policiers, les gendarmes ou les militaires dans le contexte camerounais. Au-delà de la valeur périphrastique de cet énoncé, on peut y lire un code spécial qui sert aux populations à désigner sans nommer cette catégorie de fonctionnaires qui se démarque des autres par leurs actions quelque peu catholiques dans la société : le racket, la brutalité, l'escroquerie et l'intimidation.

De même, cette siglaison « PDG » qui, par glissement sémantique, devient « Peinture-Dessin-Gravure » (p. 23) et, plus loin, se resémantise en « Président Directeur Général » de la société « Peinture-Dessin-Gravure » ! Plus loin encore, on a « Grand » (p. 64) ; et l'auteur de s'explique : « pour eux [les conducteurs de moto-taxi], tout visage inconnu se nomme « Grand » » (p.64). Il s'agirait donc d'une sorte

de mot de passe pour flatter les clients. Enfin, « les mange-mil » (p. 67) « Attention ! Pas des grains de mil, mais des billets de mille...francs ! » (p. 67). Le lecteur a vite fait le rapprochement entre mil et mille (francs CFA). Il s'agit d'une sorte de racket « institutionnalisé » que pratiquent certains agents de la police pour « arrondir » leurs fins de mois. On comprend alors que la pauvreté linguistique du texte concourt à exprimer une société fragilisée, abandonnée, où l'individu cherche à s'extirper des torpeurs de la déréliction sociale.

3. LES MOTS POUR DIRE LA SOCIÉTÉ

Le recueil, *Les Démons de la route*, n'est pas un simple poncif littéraire. Derrière la singularité et l'austérité des phrases, se révèle une véritable satire de la société sahélienne. Dans la nouvelle liminaire « *Les démons de la route* », le problème posé est celui des « coupeurs de route ». Il s'agit des bandes organisées et spécialisées dans les agressions, les pillages, les enlèvements et même le vol. Dans le même texte, l'expression « feux de brousse » (p. 10) désigne un phénomène quasi-millénaire dans cette région : à l'approche de la saison des pluies, les éleveurs incendient la savane pour espérer de l'herbe fraîche pour les bêtes. Si, en Europe, les actes de pyromanie sont sévèrement réprimés par la loi, ils deviennent dans le bassin du Lac Tchad un événement culturel, traditionnel et même cultuel. L'éco-tourisme ironique, comme se surprend le touriste Luc qui en prend des photos avec la frénésie qui caractérise les touristes :

Un écho sec. Pourtant, de petits bruits. Luc prend les jumelles et regarde. Au loin, des étincelles. Un incendie !

- Du feu. Ici ? En pleine brousse ? Qui a bien pu faire cela ? Y a-t-il un village par ici ? demande Luc perplexe.

- Rien de tout cela, lui dis-je. C'est toujours ainsi. Ce sont les feux de brousse. C'est fréquent, et c'est comme cela, chaque saison sèche, depuis des siècles.

- À quoi ça sert ? reprend Luc.

Bonne question, mais je ne sais quelle réponse donner à mon compagnon » (p.10).

Le sahel, en prise déjà avec la désertification causée par une déforestation anarchique et l'effet de serre, se trouve encore éprouvé par ces phénomènes de feux de brousse. Cette véritable lèpre des champs a plusieurs causes : les agriculteurs qui procèdent ainsi pour nettoyer leurs champs et chasser les mauvais esprits selon certains ; puis, les voyageurs qui campent, surtout qu'on est dans une région où les populations sont essentiellement nomades : ils se protègent contre le froid la nuit en allumant des foyers qu'ils négligent d'éteindre le matin en levant le camp. Et le vent qui arrive par la suite se charge du reste. Quant aux braconniers, ils utilisent le feu pour dégager la brousse et voir le gibier. Ceux qui craignent de se perdre mettent également le feu à leur point de départ ; ainsi, ils peuvent revenir sur leurs pas. Cette situation condamne le sahel à se dessécher davantage.

Dans « La rue de la fortune », se pose un autre problème : celui des faux diplômes. Le diplôme est un document servant à attester la réussite à un examen et certifiant le niveau intellectuel d'un individu. Ce diplôme est, depuis un certain temps, tristement remis à la mode à cause d'un réseau maffieux de vente de faux diplômes pour ceux qui prétendent accéder à une école de formation (École Normale Supérieure et École Normale d'Instituteurs de l'Enseignement Maternel et Primaire, ou toute autre école de formation). En quête du travail, le personnage central, « du Haut de son baccalauréat » comme le héros de Séverin Cecil Abéga, échoue devant un faussaire, le PDG de la société Peinture-Dessin-Gravure. On dessine dans cette société des faux papiers, des faux diplômes et autres. Il sera récompensé à la fin de sa « formation » par une « Licence ès sciences économiques, option gestion des entreprises » (p. 34) accompagnée des « relevés de notes authentiques ». Nul ne peut ignorer l'affaire des faux diplômes à l'Université de Maroua qui a défrayé la chronique depuis un certain temps. Même si, à la page 69, l'« université de M.A. III » peut s'assimiler à celle de Maroua (l'initiale M renvoyant à la lettre initiale et A à la lettre finale du mot MarouA), il n'en demeure pas moins qu'il peut s'agir de n'importe quelle université du Bassin du Lac Tchad (Ngaoundéré, N'djamena, Bongor ou Sahr). D'ailleurs, l'Université de Maroua ne délivre pas de licences, puisque les facultés n'existent pas encore. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ça peut être un tour d'écriture.

Dans « Le tunnel », l'évocation de ce « crash d'avion [qui] vient d'avoir lieu sur la côte-ouest de notre pays » (p. 58) renvoie au célèbre crash de MbangaMpongo : notre pays n'a qu'une seule côte-ouest, où d'ailleurs un célèbre accident d'avion notamment celui du vol KQ 507 de Kenya Airways a eu lieu dans la nuit du 4 au 5 mai 2007. Bien sûr, la date n'est qu'une nuance de l'auteur pour voiler la face. En plus, l'accident ferroviaire qui a coûté la vie au pauvre aveugle renvoie aux multiples déraillements de la société qui assure le transport ferroviaire entre Douala, Yaoundé et la porte d'entrée du Grand-nord Cameroun, N'Gaoundéré. Il est bien vrai qu'on note une exagération dans la mesure où « l'aveugle dénombre ainsi le 33ème accident d'avion, en trois semaines seulement d'écart » (pp. 57-58). Les accidents d'avions sont rares dans notre pays et c'est la raison pour laquelle ils créent des véritables psychoses lorsqu'ils ont lieu.

Dans « Génération Motos », c'est une sorte de reconnaissance à cette activité de transport urbain qui a servi à occuper une bonne partie des jeunes désœuvrés par le chômage et la misère. D'ailleurs, cette activité est née dans la région du Bassin du Lac Tchad avant de s'étendre dans le reste du pays. Les motos règnent en maître absolus et ne laissent de choix à personne. Même les taxis n'arrivent pas à s'implanter, puisqu'ils sont incapables de « vous amener jusqu'à votre lit » ! (p.70) La ville est aussi connue pour ses célèbres accrochages entre les conducteurs et les policiers ainsi que pour l'irrespect du code de la route : « Regarde ! Celui-là vient de faire un dépassement à droite ? », s'exclame un passager venant du « Haut-pays » (p. 71)

« La boisson chaude » est la métaphore de la bière locale, le bilibili, moins chère et plus forte que les bières conventionnelles : « la boisson chaude, c'était une eau-de-vie ; un véritable tord-boyau traditionnellement distillé, à un degré de fermentation alcoolique extrêmement élevé » (p. 90). Si elle est très appréciée, elle cause également des morts par overdose, ou entraîne certains, comme le vieux Dâ , à la contamination par le SIDA dont le centre de contamination est « Événement bar » où « on entre OK et on sort KO ». Les filles malades choisissent ce lieu « pour coller le sida aux clients » (p. 96).

« Où est passée Fatoudé ? » donne l'occasion à l'auteur de décrire la ville de Maroua : « Fatoudé est une cité. Voilà la vérité. Une cité vaste et mélancolique. Ses rues sont les meilleures du pays, parce qu'en damier. Mais elles sont aussi les pires, parce que ni bitumées, ni usitées. Les herbes y poussent à volonté » (p. 38). En plus, ces routes sont atteintes d'une maladie chronique : « l'érosion est une maladie chronique pour les rues. Elle ronge d'abord les abords, puis étend ouvertement ses tentacules pour phagocytter la voie entière » (p. 39). C'est une description réaliste de la ville de Maroua.

POUR CONCLURE

48

Il y a dans l'œuvre de Clément Dili Palaï comme une volonté affichée d'écrire sans explorer la finesse et les subtilités langagières. Sa syntaxe se veut simple, neutre, blanche, débarrassée de toute complexité. Cette manière délibérément déshydratée, asséchée de raconter, d'écrire et de décrire, ce procédé intentionnellement minimal de narrer n'est autre que la traduction d'un monde en pleine déliquescence. Il s'agit pour l'écrivain de s'en tenir à la réalité ambiante, à un monde déconstruit, illogique, en perte de valeurs qui fondent tout mythe et tout imaginaire collectifs. L'auteur se démarque de ses contemporains par le style, la voix, la voie et la technique d'écriture. L'insularité devient ici un artifice littéraire et même une originalité scripturaire.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Bonnard, Henri, (1989) : *Les Procédés annexes d'expression*, Paris, Magnard.

Barthes, Roland. (1973) : "La Théorie du texte", In *Encyclopaedia Universalis*.

(1972) *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.

Bourdieu, Pierre (1998) : *Les Règles de l'art. Genèse et structure des champs littéraires*, Paris, Seuil.

Bureau, Christian (1976) : *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective*, Paris, PUF.

Delas, Dominique (2001) : « Dany Laferrière, un écrivain en liberté », in *Notre Librairie. Revues des Littératures du Sud*. No 146. Nouvelle génération. Octobre-Décembre. pp. 88-99.

Dili Palaï, Clément, (2007) : *Les Démons de la route et six autres nouvelles*, Paris, L'Harmattan, Coll. Littératures et Savoirs.

Genette, Gérard, (1982) : *Palimpseste, la littérature au second degré*, Paris, Seuil.

Jouve, Vincent, (1997) : *Poétique du roman*, Paris, Sedes.

Klinkenberg, Jean-Marie(1996) : Précis de sémiotique générale, Paris, De Boeck et Larcier.

LabouTansi, Sony, (1979) : *La Vie et demie*, Paris, Seuil.

(1988) : *Les Yeux du volcan*, Paris, Seuil.

Laks, Bernard, (1992) : "La linguistique variationniste comme méthode" in *Langages*, No 108, pp.34-50.

MbassiAteba, Raymond, (2011) : " L'être-au-monde-africain dans le discours de Nicolas Sarkozy, WenJiabao, Mouammar Kadhafi et Paul Biya" in *Revue Mosaïques*, " Nouveaux discours sur l'Afrique : scènes, configurations et enjeux", N° 1, Avril 2011, L'Harmattan/Université de Maroua.

Sechehaye, A, (1926) : *Essais sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Enseignant à l'École Normale Supérieure de Maroua (Cameroun), Albert JiatsaJokengest titulaire d'une thèse de Doctorat Ph./D sur l'intermédialité (Université de Bayreuth-Allemagne). Il est auteur de plusieurs articles parmi lesquels : « À la découverte de Mongo Béti, le portraitiste », in *Franz Nyf* N°253, Dec 2007, « Les textes d'Albert Camus dans l'œuvre romanesque d'André Brink : un exemple d'intertextualité » in Ioan Lascu, Camelia Manolescu, Valentina Rădulescu (Eds.) « *Albert Camus : Innovation, Classicisme, Humanisme*, Craiova, 2013. e-mail : jiatsajiokeng_al@yahoo.fr